

Magdoff, Harry et Sweezy, Paul M. *Stagnation and the Financial Explosion*. New York, Monthly Review Press, 1987, 208 p.

H. R. C. Wright

Volume 19, numéro 2, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702352ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702352ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Wright, H. R. C. (1988). Compte rendu de [Magdoff, Harry et Sweezy, Paul M. *Stagnation and the Financial Explosion*. New York, Monthly Review Press, 1987, 208 p.] *Études internationales*, 19(2), 375–376. <https://doi.org/10.7202/702352ar>

politiques, économiques et financiers disparates et établir un climat propice à l'investissement et au développement au profit d'acteurs économiques de force inégale.

André FARAND

*Ministère des Affaires extérieures, Ottawa*

MAGDOFF, Harry et SWEETZY, Paul M. *Stagnation and the Financial Explosion*. New York, Monthly Review Press, 1987, 208 p.

À la fin de l'été de 1986, les auteurs ont écrit l'introduction de ce recueil d'articles réunis par leur soin depuis 1982 au *Monthly Review*, qu'ils dirigent. Les articles dans la première partie du livre présentent une théorie de la stagnation économique des États-Unis avant 1939 et depuis 1974. Moyennant cette théorie, ceux de la deuxième partie se réfèrent à l'explosion des dettes publiques et privées aux États-Unis depuis 1960. Ceux de la troisième partie examinent le rôle des États-Unis dans les crises d'insolvabilité du Tiers Monde. Les articles se répètent un peu, mais le livre a une grande utilité. Il expose nettement, en mots bien choisis que tout le monde peut comprendre, les idées des marxistes les plus sagaces des États-Unis.

La « stagnation » ne signifie pas ici une cessation de la croissance économique, mais une croissance inférieure à la capacité des ressources humaines et matérielles disponibles (p. 81). La seule preuve citée qu'un autre système réussirait mieux, c'est l'élimination du chômage soviétique et non Staline (p. 59). En face de cette alternative il n'est pas étonnant que les auteurs ne prédisent pas le renversement du capitalisme par la présente crise de stagnation grandissante (p. 203): « The concept of such a final breakdown of the system was never entertained by Marx and in fact makes no sense. Societies are not like organisms that die or machines that cease to function; they continue to exist and function unless and until they are replaced by other societies ».

Ce qui donne la force à ce livre est le contraste entre la pauvreté avilissante du Tiers

Monde, mais aussi d'un nombre considérable d'habitants des États-Unis, et le désœuvrement ou l'emploi inutile des vastes ressources du capitalisme. Selon les auteurs, les armements et les gratte-ciel des banques d'investissement sont des moyens par lesquels le capitalisme lutte contre la stagnation, et les déficits et les dettes sont des conséquences et non les causes de la stagnation et de ses crises. « Stagnation theory, in short, teaches us that what we need is... a system that organizes economic activity not for the greater glory of capital but to meet the needs of people to lead decent, secure, and, to the extent possible, creative lives... If our ruling class and the government it controls cannot meet these elementary human demands, they should be thrown out » (p. 25). Comment améliorer la vie humaine aux États-Unis? Par un déficit budgétaire bénin au service des dépenses sociales. Si, avec l'élimination du chômage, l'inflation recommence, on établira un régime de contrôles économiques comme en temps de guerre (p. 117). Quant au déficit externe, pour le présent (p. 137): « Foreigners can be paid off, if need be, by sending them U.S. dollars, just as long as the central bankers of other countries continue to use dollars as a major part of their foreign reserves ». On ne considère pas l'effet d'une telle politique sur le Tiers Monde, puisqu'on ne voit pas d'autre espoir pour ces pays-là que le renversement révolutionnaire de leurs élites.

L'économie de guerre ne sera pas un expédient temporaire dans l'intention des auteurs, mais le mode d'opération d'une utopie paisible (p. 89) qu'on pourra peut-être lentement construire aux États-Unis si leur peuple lutte pour les droits de naissance de tous les membres d'une société démocratique; et avec cette utopique économie dirigée, la lutte populaire portera au pouvoir ceux qui en seront dignes. Magdoff et Sweezy sont des économistes éminents, mais évidemment ils sont des naïfs en science politique.

La critique dans ce livre de l'économie et des économistes des États-Unis est pertinente, mais la théorie de la stagnation ne permet pas une juste appréciation du problème central de la « stagflation ». Les auteurs le croient facile d'enrayer l'inflation par des moyens inaccep-

tables aux autres économistes. Les autres savent bien que le niveau des salaires décide en général du seuil de chômage nécessaire pour maîtriser l'inflation. Pour Magdoff et Sweezy (p. 65) ceci est « pure gobbledygook designed to justify cuts in wages » à la manière des années '30. Le dialogue entre les marxistes et nous reste difficile.

H.R.C. WRIGHT

Cambridge, Angleterre

MOREAU, François, *Le développement international des banques canadiennes: croissance, expansion, concentration*. Montréal, Coll. Interventions économiques, Les Éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1985, 160 p.

Il y a des ouvrages qu'on aborde avec grand intérêt. On s'attend généralement à ne pas être déçu dès que la qualité semble attestée au moyen d'une publication par une maison d'édition reconnue. Les attentes ainsi suscitées ne se trouvent pas forcément comblées. À cet égard, le travail de François Moreau se révèle tout à fait « exemplaire ».

Le lecteur ne se sent pas complètement abusé par *Le développement international des banques canadiennes*. Les nombreuses compilations statistiques qu'il y retrouve sur la croissance, l'expansion et la concentration des institutions bancaires canadiennes représentent une source d'informations utilement rassemblées. La valeur documentaire de l'ouvrage apparaît dès lors indubitable. Il convient même de signaler une certaine originalité de la banque de données ainsi constituée. Il paraît cependant difficile de marquer, au risque évident d'une exagération, le caractère original de l'analyse menée par Moreau.

À juste titre, l'auteur s'étonne de la place négligeable, relativement à leur position réelle, accordée au « cas des banques canadiennes et de leur développement international » à travers « des contributions récentes sur l'internationalisation bancaire [...], même quand elles analysent longuement les banques anglaises, françaises, japonaises, américaines,

suisses ou allemandes ». C'est cependant le lecteur qui, à son tour, s'étonne de voir l'auteur poursuivre son avant-propos (pp. 7-8) en soulignant « l'absence quasi totale d'études canadiennes ou québécoises sur l'activité internationale des banques de ce pays ». Non pas que les études systématiques sur ce thème aient été nombreuses. Il faut quand même déplorer que les analyses de Steeve Moore et Debi Wells (*Imperialism and the [non Two] National Question in Canada*) et de Tom Naylor (*The History of Canadian Business, 1867-1914*) ne soient sollicitées à aucune reprise dans les cent cinquante pages rédigées par Moreau. C'est à croire que leur apparition dans la bibliographie résulte d'une découverte tardive!

Quoique partiellement fondée, la prétention de l'auteur touchant l'inédit de son analyse provoque de sérieux doutes, quand sont constatés de nombreux « oublis » inexplicables. Si *Les multinationales canadiennes* de Jorge Niosi trouve place dans la bibliographie, l'absence de deux autres ouvrages du même auteur (*Le contrôle financier du capitalisme canadien* et même *La bourgeoisie canadienne*) ne peut que faire sourciller. Le lecteur a encore du mal à comprendre pourquoi l'auteur ne semble pas juger opportun de rendre compte des ouvrages de Wallace Clement (spécialement *The Canadian Corporate Elite*), ou comment il peut ignorer complètement la contribution un peu plus ancienne de L.C. Park et F.W. Park (*Anatomy of Big Business*).

Il est vrai que Moreau pose « que l'influence dominante du nationalisme canadien chez les auteurs canadiens-anglais les conduit à mettre l'accent sur la présence d'intérêts étrangers dans l'économie canadienne plutôt que sur l'activité des intérêts canadiens à l'étranger ». S'il y eut lecture de Moore et Wells, force est de noter qu'elle fut distraite! Si l'auteur a vraiment poussé la curiosité d'explorer la littérature « nationaliste », il ne semble pas y avoir retracé des éléments dont la pertinence laisse pourtant peu de doutes. Même limité au seul niveau des faits, le reportage de Robert Perry (*Galt, U.S.A.*), par exemple, ne peut pas être considéré tout à fait négligeable.